

Livres d'ici, écrivains d'ailleurs

Mona Latif Ghattas, *Le Double Conte de l'exil*, Montréal, Boréal, 1990, 172 p.

Jorge Fajardo, *La Zone* (traduit de l'espagnol par Pierre Desruisseaux), Montréal, VLB éditeur, 1990, 131 p.

Jean Jonassaint

Number 60, Winter 1990–1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jonassaint, J. (1990). Review of [Livres d'ici, écrivains d'ailleurs / Mona Latif Ghattas, *Le Double Conte de l'exil*, Montréal, Boréal, 1990, 172 p. / Jorge Fajardo, *La Zone* (traduit de l'espagnol par Pierre Desruisseaux), Montréal, VLB éditeur, 1990, 131 p.] *Lettres québécoises*, (60), 19–20.

Mona Latif Ghattas, *Le Double Conte de l'exil*, Montréal, Boréal, 1990, 172 p., 16,95 \$.

Jorge Fajardo, *La Zone* (traduit de l'espagnol par Pierre Desruisseaux), Montréal, VLB éditeur, 1990, 131 p., 14,95 \$.

Livres d'ici, écrivains d'ailleurs

ROMAN
Jean Jonassaint

Regard ou espace de l'autre sont des plus révélateurs pour soi comme pour l'autre.

Il n'est donc pas étonnant qu'en exil certains écrivains nous offrent de grandes œuvres qui témoignent avec acuité et lucidité tant de *l'ailleurs* que de *l'ici*, à la fois miroir de l'autre et miroir de soi. Les écrivains immigrés au Québec (mieux les immigrants écrivant au Québec) n'échappent pas à ce courant. Déjà dans les années 1970, dans une de ses chroniques du *Devoir*, Jean Éthier-Blais — rappelant l'apport des Tardivel, Kattan, Basile, Bosco, Folch-Ribas à la littérature québécoise — écrivait « [...] qu'il n'est pas sûr que ce soient les écrivains québécois, si l'on veut dire de souche vierge, qui donnent de nous l'image la plus nette ». Manifestement, *Le Double Conte de l'exil* de Latif Ghattas actualise ce questionnement.

Un livre actuel

Rarement récit publié au Québec n'a été fortuitement d'une si grande actualité. Puisant dans l'oralité arabe, *Le Double Conte de l'exil* décrit le Québec d'aujourd'hui: celui où s'affrontent les enjeux (besoins et pulsions contradictoires) des peuples autochtones, des descendants des premiers colons européens, des nouvelles vagues migratoires. Bien que poétique, ce récit, au détour de chaque page ou presque, nous ramène, indirectement certes, aux deux points chauds de l'actualité: la crise amérindienne au Canada, et celle du golfe Persique.

L'histoire bien que riche d'enseignement est fort simple: Madeleine (l'Amérindienne buandière Manitakawa) rencontre lors de sa rituelle promenade dominicale dans le Vieux-Montréal un réfugié de la mer. Elle l'abrite dans les deux pièces où elle vit seule et recluse depuis des années. Après une période de quête de soi à travers un journal intime (« Journal de Fêve »), cet homme du désert se remet passablement du

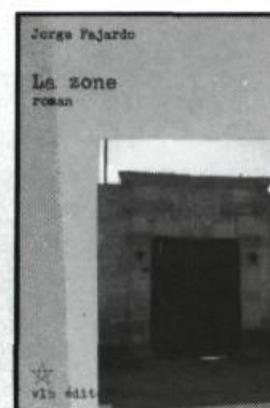
choc brutal de l'exil. Peu à peu, il apprend le français, s'initie à la ville, travaille, se fait quelques connaissances, même des amis. Sous l'insistance de Madeleine, qui croit avoir des droits dans ce pays, cette terre de ses ancêtres, il fait une demande d'asile politique à l'Immigration canadienne. Mais cet exilé, qui a perdu jusqu'aux traces légales de son identité, de ses origines, se fait refuser sa demande. Un avis d'expulsion lui est envoyé, il doit quitter le Canada. Madeleine est désemparée, elle retourne à sa réserve natale où elle est intégrée au Conseil des anciens.

Un double enracinement

Cette dualité, qui fait la force de certains écrivains contemporains, Latif Ghattas l'emploie judicieusement. Elle l'inscrit jusque dans la « topographie » même de son livre: d'une part, le récit de la relation entre Madeleine et Fêve, à la troisième personne et en caractères romains; d'autre part, le conte de la mémoire lointaine de Fêve, à la première personne et en italique. Chaque ensemble, au-delà de cet écart typographique, concourt au même but: raconter notre monde d'aujourd'hui avec des modulations d'ailleurs — ces lieux lointains de la naissance. Latif Ghattas y parvient admirablement: parfois, avec l'accent grave du pathétique romanesque, comme quand elle rapporte la première journée de travail de Fêve ou la hargne des trois Clara contre un jeune Chinois à la buanderie (p. 90-91, 99-106).

D'autre fois, c'est la poésie émouvante du conte, comme dans ce passage mémorable:

Alors, dit Madeleine à l'enfant, les Espagnols obligèrent les Indiens à devenir chrétiens et à travailler dans les mines. Alors, ils se sont révoltés et se sont mis à détruire tous les ranchs; et les chevaux s'enfuirent et se mirent à galoper dans la nature [...]



Alors, les Anglo-Saxons, eux, ne voulaient pas les Indiens, ils voulaient seulement leurs terres. C'était simple, ils les ont repoussés vers l'Ouest, où ils les ont exterminés.

Alors, les Indiens ont fini par comprendre qu'il fallait se soumettre et s'adapter pour subsister.

Alors, cinq tribus d'Indiens se sont mises à s'adapter tout en gardant leurs traditions et leur culture. [...] Mais un Grand Malin alla dire à l'oreille du Blanc qu'on avait découvert de l'or sous leur territoire.

Alors, les cinq tribus furent chassées et déportées vers l'Oklahoma (p. 163-164).

Encore l'ailleurs, ici

Un autre livre d'ici d'un écrivain d'ailleurs, *La Zone* de Jorge Fajardo, reprend la même démarche: par un double registre d'écriture actualiser *l'ailleurs* (les lieux lointains de la naissance) *ici*. Mais Fajardo y parvient difficilement. Contrairement à Latif Ghattas, il n'arrive pas à ancrer le passé (la fable fantastique de l'opérateur de grue dont les exploits intriguent tout un pays) dans le présent. Il sombre dans un certain folklorisme que reflète ou accentue la traduction (notamment les pages 52-53, et la note de la page 86); on ne saurait trancher: le texte original étant inédit.

Qu'importe les mérites ou les limites de la traduction de Desruisseaux, il reste que le roman de Fajardo n'est pas à la hauteur de ses prétentions. Il se veut satirique, d'un « humour grinçant » selon l'éditeur, mais la satire est mince et l'humour peu grinçant. Au-delà de la trop connue histoire de la bêtise dictatoriale avec sa hantise d'absolutisme, toute la satire se ramène à des tics d'une fausse modernité, l'inlassable interpellation du lecteur — variation sur un même thème, « l'incrédulité du lecteur et la compétence du narrateur », repris tout le long du texte (cf. p. 10-11, 13, 19, 33, 44, 53, 56, 61, 97, 113, 126).

Il se veut picaresque, mais à la dernière page on se demande encore qui peut bien être ce *Picaro méconnu*: l'« opérateur de grue », l'« Autorité Supérieure », le « narrateur »? Est-ce un effet de cette fausse érudition du narrateur (dont la note de la page soixante-seize est exemplaire) que reprennent candidement auteur et éditeur qualifiant de picaresque l'histoire d'un convalescent qui ne finit pas d'être transféré ici et là, déjouant les prévisions des uns et des autres? À moins que cyniquement, on ait voulu racoler les amateurs de romans latino-américains en accolant à ce roman tous les qualificatifs qui ont fait la fortune de cette littérature?

Un roman décevant

En définitive, Fajardo n'a pas la maîtrise d'écriture de Latif Ghattas; son roman a des failles tant structurales que scripturaires. C'est son premier livre, et ce coup d'essai n'est pas un coup de maître. Bien sûr, Fajardo jette un regard

critique sur l'effet pervers des dictatures dans les rapports Nord/Sud. Mais cela sent le déjà su, le déjà lu. Tout compte fait, *La Zone* est un roman décevant sans surprise ni densité. D'autant plus décevant que, cinéaste, Fajardo nous avait habitués à plus d'invention et de rigueur, et son éditeur à des romans plus audacieux.

D'autre part, il y a tant d'œuvres de l'autre Amérique qui mériteraient une diffusion en langue française, qu'on se demande pourquoi traduire et publier un tel ouvrage. Il y a tant de textes d'écrivains immigrants au Québec qui mériteraient une diffusion ici. Pourquoi ce livre mineur? Les questions pourraient se multiplier à l'infini. Contentons-nous de penser qu'à côté d'un décevant Fajardo, il y a peut-être d'étonnants titres de Latif Ghattas ou d'autres « Swann littéraires » québécois (pour reprendre la formule d'Éthier-Blais), qui mériteraient d'être lus ou relus. **Lq**



Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines.

XYZ éditeur
124p. 14,95 \$

XYZ